

Zeitschrift:	Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber:	École fédérale de sport de Macolin
Band:	50 (1993)
Heft:	5
 Artikel:	Sport éternel : le dromos
Autor:	Jeannotat, Yves
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-998121

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sport éternel

Yves Jeannotat

Le dromos

Faut-il le rappeler, il n'a jamais été question, tout au long des Jeux olympiques de l'Antiquité, de battre des records, mais de remporter la victoire. Ce qui comptait, c'était d'être le premier, le «meilleur», et nul n'y parvenait sans l'aide des dieux. Cette relation de cause à effet mettait l'athlète, l'Olympionique, à l'école de l'humilité, car c'étaient les divinités que l'on célébrait à travers ses victoires. Les dieux étaient les artisans de la victoire, le coureur était leur instrument.

La course d'abord

On se souvient que, à l'origine des Jeux olympiques et pendant 13 olympiades, une seule épreuve figurait au programme: le «dromos», ou course du stade (192,27 m à Olympie), la plus courte distance jamais disputée à l'époque, si l'on en croit Pausanias. Elle était calquée sur la longueur de la piste, ce qui fait qu'elle changeait d'un stade à l'autre. Comme nous l'avons vu dans le numéro 7/1992 de MACOLIN, le nom de Coroïbos (ou Koroïbos) était étroitement lié à cette épreuve, puisqu'il en fut le premier vainqueur (776 av. J.-C.). Même lorsque le programme des Jeux se fût élargi, on conserva l'habitude de considérer le vainqueur du dromos comme le «roi» des Jeux olympiques, ce qui est d'ailleurs plus ou moins encore le cas aujourd'hui.

Le départ

Les concurrents étaient amenés dans l'enceinte du stade par un hellanodice. Là, la place qu'ils allaient occuper sur la «pierre de départ» était tirée au sort. Pendant ce temps, comme on les voit faire encore de nos jours, ils procédaient à une série d'exercices de «mise en train», mouvements instinctifs autant qu'appris, gestes rituels, souvent, appelés à conjurer les mauvais esprits et à se donner confiance. Au fur et à mesure que le moment fatidique approchait, on les sentait devenir nerveux. Certains se frappaient la poitrine, d'autres vidaient l'air de leurs poumons en poussant un cri rauque, ce qui mettait la foule impatiente en liesse. A un appel, ils s'alignaient, complètement nus, entre deux «colonnes», à l'emplacement qui leur était désigné sur la fameuse dalle à rainures, dans lesquelles leurs pieds prenaient solidement appui. Genoux légèrement fléchis, corps penché en avant, un bras, voire les deux, porté(s) devant le corps ou, main(s) posée(s) sur le sol, ils attendaient le signal de départ donné soit par un coup de trompette, soit par un cri (apite = partez!) du «starter». Certaines descriptions parlent aussi d'une sorte de corde ou d'une latte en bois placée devant les coureurs, mais on n'a jamais pu expliquer de façon satisfaisante, dans ce cas, le procédé appliqué pour l'éloigner.

Si un concurrent prenait un départ «anticipé», il provoquait le rappel et, selon Plutarque et Hérodote, le fautif était fouetté avant que ne soit donné le nouveau départ, ce qui attendait aussi,

à l'arrivée, celui qui, s'écartant de sa ligne, aurait touché ou gêné un autre coureur.

Le style

La course est d'abord une affaire d'instinct. Mais l'observation des entraîneurs, l'analyse, l'expérience, tous ces éléments contribuent à donner naissance au «style». Celui des Grecs est bien connu: buste droit plutôt que penché en avant, mains ouvertes portant le geste loin devant et loin derrière le corps, jambe fortement projetée vers l'avant... La biomécanique a modifié les attitudes, mais la magie de la vitesse était alors la même qu'aujourd'hui: «Présents au départ, présents à l'arrivée, ils allaient si vite qu'on les perdait de vue sur le parcours...» Au terme de leur course, à l'œil, trois juges avaient pour tâche délicate de désigner le vainqueur.

Origine

Philostrate raconte l'origine de la course du stade: «Les Eléens avaient préparé jusque dans les moindres détails l'autel de Zeus sur lequel reposait l'objet du sacrifice, mais ils ne voulaient pas allumer le feu eux-mêmes. Ils firent donc reculer les coureurs jusqu'à l'autre extrémité du stade et les mirent au défi: placé devant l'autel, le prêtre tenait la torche à bout de bras. Le départ pouvait être donné. Le premier arrivé avait l'honneur de pouvoir s'emparer de la torche au passage et de faire jaillir la flamme sacrée...» ■

